

CONCLUSIONS

A. LA PLACE DES INDUSTRIES LITHIQUES DANS L'ECONOMIE DU NEOLITHIQUE ANCIEN DE BELGIQUE

De la collecte du matériau brut à l'abandon de l'outil après usage, les industries lithiques constituent par elles-mêmes un pas important de l'économie du Néolithique ancien et participent, directement ou non, à tous les aspects de la vie quotidienne des premiers agriculteurs de nos régions.

1. Récolte et mise en oeuvre des matériaux

En règle générale, les premiers Néolithiques ont exploité les matériaux lithiques accessibles dans leur environnement immédiat ou, à défaut, les plus proches de leur domaine d'occupation (Bakels, 1978). La seule exception est constituée par les outils polis du Rubané pour lesquels on a employé des roches non locales, originaires de contrées parfois lointaines. La seule roche tenace qui provienne du territoire des Rubanés, le grès micacé d'Horion-Hozémont, n'a connu qu'une diffusion assez restreinte autour de son affleurement tandis que le phtanite d'Ottignies-Mousty, quoique de provenance plus éloignée, a une répartition plus vaste. Il n'apparaît pourtant pas de raison technique contraignante qui aurait pu influencer le choix, de sorte que nous voyons dans le succès du phtanite un phénomène plus culturel que fonctionnel.

La mise en oeuvre des matériaux lithiques est effectuée selon des modalités assez diversifiées. Ainsi, pour les roches tenaces originaires de Belgique, on connaît deux centres de fabrication d'herminettes : l'un à

Horion-Hozémont, localisé à proximité d'un affleurement de grès micacé, l'autre, à Wange et Overhespen dans la vallée de la Petite Gette, concerne le travail du phtanite qu'il a fallu transporter sur une distance minimale de 30 km, à moins qu'il n'existe d'autres affleurements de cette roche que celui d'Ottignies-Mousty et qui n'auraient pas encore été repérés. En dehors de ces centres de production, les roches tenaces d'origine belge ou étrangère semblent n'avoir circulé que sous la forme d'ébauches ou d'outils finis, le travail dans les habitats paraissant limité à un parachèvement éventuel ou à la réfection d'outils cassés.

L'exploitation du silex témoigne d'une dualité de comportement. Les nombreux ateliers de débitage d'un site comme Dommartin et la présence abondante d'artefacts en silex de Hesbaye dans les habitats rubanés de la vallée de la Petite Gette et du Hainaut occidental illustrent une production excédentaire à vocation exportatrice. D'autres ateliers au contraire, comme ceux de Darion ou de la place Saint-Lambert à Liège, étaient destinés à couvrir les besoins locaux. Dans ces derniers cas, seule la récolte du silex était extérieure à l'habitat, le reste du processus se déroulant à l'intérieur de ses limites.

Nous pensons qu'une situation identique prévalait dans le Groupe de Blicquy.

On voit donc s'amorcer au Néolithique ancien certains aspects de l'exploitation des matériaux lithiques qui caractériseront le Néolithique moyen et récent avec ses énormes ateliers (ceux de Spiennes, en Hainaut, couvrent plus de 100 ha) centrés autour des mines et des gîtes d'approvisionnement. Le caractère encore très limité de ce phé-

nomène au Néolithique ancien nous suggère que le travail du silex était de nature artisanale et non l'oeuvre d'un groupe social spécialisé.

2. Données techniques et typologiques

A un stade ultérieur de la chaîne opératoire, on constate que l'essentiel de l'investissement technologique au Néolithique ancien porte sur le débitage laminaire et non sur la confection de toute une panoplie d'outils diversifiés. Cette volonté de produire des lames très régulières et standardisées est obtenue dans l'Omalien par une préparation poussée, au prix de pertes non négligeables de matière première, et dans le Blicquyen, par le recours au débitage par pression. Cette emphase mise sur le débitage laminaire s'accompagne d'une réduction de la variété des types d'outils dont la mise en forme ne requiert pas un travail de retouche important. Corollairement, l'analyse tracéologique révèle la fréquence de l'utilisation des produits bruts de débitage, particulièrement celle des lames, pour des activités très différentes. Les industries de silex du Néolithique ancien comportent une gamme restreinte d'outils de morphologie récurrente, généralement façonnés sur des supports laminaires, une diversité beaucoup plus grande d'outils de morphologie aléatoire (denticulés, encoches, percuteurs, pièces esquillées, éclats et lames retouchées) dont la retouche est des plus sommaires, et une pléthore de lames brutes qui, en toute logique, devraient être incorporées à l'outillage au même titre que le sont les éclats et les pointes Levallois pour le Paléolithique moyen.

A nouveau cette situation préfigure les phases ultérieures du Néolithique dont la typologie n'offre qu'un éventail très réduit d'outils de formes récurrentes : haches, pics, ciseaux, grattoirs, perçoirs, pointes de flèches.

Dans la plupart des habitats de cette période, on constate en outre une opposition entre les "belles pièces",

grandes lames, haches polies, outils sur lame et pointes de flèches, qui sont façonnées en silex allogène et les outils plus communs réalisés au détriment de matériaux locaux. Ainsi, du Néolithique ancien au Néolithique moyen, on assiste à une spécialisation et une concentration croissante du travail de la pierre en quelques lieux particuliers et qui concerne le débitage et la production de la part la plus élaborée de l'outillage.

3. L'utilisation des matériaux lithiques

On ne dispose d'aucune donnée précise quant à l'utilisation des outils polis en roches tenaces du Rubané. Ils sont généralement interprétés comme des instruments destinés au travail du bois, d'après leur morphologie et les écaillures d'usage de leur tranchant qui indiquent un emploi en percussion lancée. Par ailleurs, l'analyse tracéologique ne montre pas quels outils de silex auraient pu servir à abattre et équarrir des troncs d'arbre, tâches qui pouvaient être accomplies à l'aide des outils polis puisque nous avons mis douze minutes pour couper un tronc de frêne de 14-15 cm de diamètre à l'aide d'une forme de bottier expérimentale en phanite.

L'absence de ces outils polis dans le Groupe de Blicquy soulève un curieux problème puisque cette culture a érigé des maisons d'un type très proche de celles du Rubané et qui ont nécessité l'abattage de nombreux troncs d'arbres. L'hypothèse a été émise (J.P. Farruggia, cité par Constantin et Demarez, 1984) que les tranchets et les outils de section plano-convexe en silex auraient pu remplir, pour le Blicquyen, la fonction des herminettes rubanées. Cependant, les sept habitats blicquyens n'ont livré que 9 outils de ces deux types, nombre d'autant plus insuffisant que nous doutons que des instruments non polis aient résisté longtemps à un emploi violent en percussion lancée. Le seul tranchet du site de Blicquy- **Couture de la Chaussée** porte certes un poli de bois

mais la disposition des stries d'utilisation indique une action de rabotage.

La destination des autres roches ne soulève guère de difficultés. Outre son usage comme colorant, l'hématite constitue un bon agent inhibiteur de la putréfaction et pourrait donc servir à préserver les matières organiques. Le schiste a donné des objets de parure ainsi que de minuscules herminettes, dont de rares exemplaires ont été retrouvés aussi bien dans des habitats blicquyens que rubanés auxquelles il est impossible d'accorder une valeur fonctionnelle. Le grès enfin a fourni le matériel de mouture mais aussi toute une gamme de polissoirs, de palettes et d'instruments divers dont les tarauds et les alésoirs pour la confection des bracelets blicquyens. On peut penser que des instruments en grès étaient employés pour le travail du bois et surtout, celui des matières osseuses. Si l'industrie osseuse du Néolithique ancien d'Europe occidentale est généralement mal conservée, elle comporte néanmoins des exemplaires de poinçons, de lisseurs, de tubes, de ciseaux, de gradines et d'autres instruments d'usage énigmatique en os et en bois de cervidé. L'examen de ces objets révèle que leur façonnage ne nécessitait guère d'outils en silex, si ce n'est pour le sciage ou le sectionnement. Cette observation rejoint les résultats de l'analyse tracéologique qui montre qu'un nombre dérisoire d'artefacts en silex ont travaillé les matières osseuses. On peut donc penser que ces dernières étaient façonnées principalement par usure et polissage sur du grès.

D'après les données de la tracéologie, les instruments en silex, bruts ou retouchés, ont servi en ordre décroissant de fréquence pour le travail des peaux, du bois, des plantes, de la viande, des matériaux durs indéterminés et, enfin, des matières osseuses. Il convient de souligner immédiatement que ce bilan n'établit pas une hiérarchie dans l'importance de ces diverses ma-

tières pour l'économie du Néolithique ancien.

Parmi les polissés de peau, les plus nombreux résultent du grattage et de la coupe de peaux sèches additionnées d'abrasif, du "dépilage" et, enfin, du travail de peaux fraîches. Or, si le travail de la peau n'ébrèche guère les tranchants du silex, il les émousse rapidement, particulièrement lorsque la peau est sèche et saupoudrée d'ocre ou de sable. Il est donc possible qu'une usure rapide des outils ait déterminé une sur-représentation des polissés de peaux par rapport au total d'actions réellement effectuées.

Le travail du bois concerne, hormis les perçoirs, surtout des outils de morphologie aléatoire, denticulés, pièces esquillées, coins à fendre, ou des outils bruts, essentiellement de gros éclats. Ces instruments ne portent généralement que des polissés modérément développés et leur action correspond à un travail grossier : grattage-raclage, sciage, fendage. On pressent donc un écart entre la quantité d'outils à bois et la qualité du travail fourni d'une part et l'importance que ce matériau devait revêtir dans toutes les facettes de la vie quotidienne des premiers agriculteurs-éleveurs d'autre part. Plusieurs raisons peuvent expliquer ces phénomènes.

Il est concevable qu'une part plus ou moins importante et spécialisée du travail du bois ait été réalisée à l'aide d'instruments en roches autres que le silex. Nous pensons plus particulièrement aux petites herminettes polies du Rubané ainsi qu'à divers types d'outils en grès. Par ailleurs, le degré de développement du poli d'usage dépend du temps de travail mais surtout de l'état de fraîcheur du bois travaillé : un bois vert déterminant la formation plus rapide d'un poli plus important qu'un bois sec.

Il est également possible qu'une partie du travail du bois ait été ré-

alisée en dehors des habitats, dans les forêts, et que l'on y ait abandonné des outils d'autant plus volontiers que ces derniers, de morphologie irrégulière, n'étaient vraisemblablement pas emmanchés. En outre, le travail du bois requiert des tranchants vifs, nécessitant de fréquents avivages que séparent des périodes d'utilisation assez courtes. Enfin, il est vraisemblable que l'outillage osseux jouait un rôle important pour le travail du bois, notamment pour certaines activités spécialisées. On constate ainsi qu'un ciseau en os s'avère, à l'expérience, plus efficace qu'un outil en pierre pour creuser des mortaises ou pour d'autres travaux précis. Or, de tels ciseaux sont connus dans le Rubané (Schietzel, 1966 : pl.55).

Le travail des plantes ne se limite pas au seul lustre des faucilles même s'il en constitue la manifestation la plus évidente. Outre le fauchage, on trouve trace d'autres activités telles que le fendage ou le grattage de divers végétaux. L'expérience prouve que le poli de plantes est de formation lente et que son développement macroscopique qui caractérise les faucilles néolithiques est le résultat de plusieurs heures de travail. Comme les faucilles portent parfois plusieurs plages lustrées (Vaughan inédit) et qu'elles ont été fréquemment ravivées par de menues denticulations, puis réutilisées, chacune peut être le témoin de dizaines d'heures, voire de plusieurs journées de travail.

La représentativité du poli de viande ne soulève, selon nous, guère de problèmes. Il s'agit d'un stigmate de formation très lente qui, même bien développé, reste toujours assez discret. On conçoit donc que seuls les polis très marqués aient été repérés. De plus, comme la viande était essentiellement découpée à l'aide de lames brutes, il est vraisemblable que ces dernières aient fréquemment été remployées pour d'autres usages, oblitérant ainsi les traces de viande.

Signalons, pour en terminer, qu'il

nous paraît exister une relation entre la standardisation poussée des produits de débitage, la fréquence de l'utilisation des lames brutes et l'importance de l'emmanchement que suggère l'analyse tracéologique. Dans une industrie où la retouche joue un rôle aussi faible pour la spécification morphologique et fonctionnelle des outils, on conçoit que du couple manche-silex, ce soit le premier qui devienne prépondérant et détermine l'usage du tranchant de silex et en démultiplie l'efficacité.

4. Spécificité néolithique des activités réalisées à l'aide de l'industrie du silex.

Les activités réalisées avec les instruments en pierre du Néolithique ancien de Belgique n'apparaissent pas, de prime abord, ressortir d'une économie de populations sédentaires d'agriculteurs-éleveurs. Par rapport à l'utilisation des outils lithiques du Paléolithique ou du Mésolithique, la plupart des différences que l'on relève pourrait être expliquée par des raisons climatiques et écologiques plutôt que par des changements radicaux dans les modes de production économique. Si les industries du Paléolithique supérieur de nos régions ont beaucoup travaillé les matières osseuses, cela résulte de leur contexte périglaciaire. Si, au contraire, on constate le développement du travail des matières végétales, bois et plantes, à l'Atlantique, ce phénomène pourrait refléter la richesse des ressources de la flore de cette époque.

Il est bien entendu impossible de préciser actuellement si les matières végétales et animales travaillées par les outils de pierre du Néolithique ancien sont d'origine sauvage ou domestique. Une analyse plus fine permet cependant d'établir des relations entre les traces d'usage et certains aspects d'une économie agro-pastorale sédentaire.

On constate ainsi un développement important du travail des peaux selon des

modalités techniques apparemment plus diversifiées qu'auparavant : défilage, raclage, assouplissement, découpe, perçage de la peau, fraîche et sèche, additionnée ou non d'abrasifs. Il s'agit peut-être d'une conséquence indirecte de la néolithisation qui aurait entraîné un emploi plus intensif du cuir en même temps que l'élevage fournissait un stock plus important de peaux de bonne qualité.

On invoque souvent le lustre des faucilles comme une preuve indirecte de la pratique d'une agriculture céréalière. Plusieurs auteurs (Anderson-Gerfaud, 1983 ; Perlès et Vaughan, 1983) ont montré cependant que l'équation "faucilles égalent moissons" n'était rien moins qu'établie et, notamment, que certaines civilisations ignorant la culture des céréales disposaient cependant d'une grande quantité de lames lustrées. Les pols de plantes apparaissent d'ailleurs bien avant le Néolithique puisque L. H. Keeley et N. Toth (1981) en ont repérés à Koobi Fora au Kenya sur des outils vieux de plus d'un million d'années. Il existe néanmoins une corrélation indéniable entre le Néolithique et l'abondance de pièces portant un lustre macroscopique d'origine végétale. Que ce soit pour la moisson des céréales, pour le fourrage du bétail, pour le chaume des toitures, pour la confection des litières, pour la vannerie ou la sparterie, le fauchage de grandes quantités de plantes sauvages ou domestiques est une activité qui se développe apparemment avec le Néolithique.

Si l'on excepte l'apparition d'outils polis, le développement du travail du bois au Néolithique ancien pourrait résulter d'une adaptation écologique. Il existe cependant une relation directe entre les coins à fendre et la présence de poteaux faits de troncs fendus dans les maisons et les palissades des villages rubanés. Par ailleurs, l'abondance du perçage du bois qui, à notre connaissance, n'existe pas auparavant et l'apparition d'outils très spécialisés comme les mèches de forêt suggèrent l'existen-

ce d'assemblages par chevilles (Keeley, 1983) et celle d'instruments en bois assez élaborés, qu'il s'agisse de manches, d'outils aratoires, de fuseaux ou de métiers à tisser, par exemple.

Une activité spécifiquement néolithique, la poterie, ne trouve aucun répondant dans l'outillage de pierre si ce n'est quelques perçoirs qui ont foré des trous dans une matière dure indéterminée, peut-être de la terre cuite. Il est vraisemblable toutefois que des percuteurs aient broyé les dégraissants et que d'autres outils aient servi à confectionner les ébauchoirs, les poinçons et les peignes en bois et en matières osseuses nécessaires à l'art du potier.

Parvenus ainsi au terme de la chaîne opératoire des matériaux lithiques, nous constatons que les changements économiques liés au Néolithique, se reflètent davantage dans la technologie de la pierre que dans la gamme des matières travaillées dont les variations, depuis le Paléolithique ancien, sont plus quantitatives que qualitatives. Le développement d'un débitage standardisé, l'utilisation massive d'outils bruts, le rôle accru de l'emmanchement et la diminution corrélative de l'importance de la retouche résultant en une typologie restreinte et monotone, tels sont à nos yeux les caractères principaux des industries de pierre du Néolithique ancien de nos régions.

B. LA PLACE DES INDUSTRIES LITHIQUES DU NEOLITHIQUE ANCIEN EN BELGIQUE, DANS LEUR CONTEXTE EUROPEEN

Traditionnellement, on admet que les industries lithiques du Néolithique ancien de nos régions seraient caractérisées par leur richesse et le développement remarquable du débitage laminaire par rapport aux industries rubanées du bassin rhénan ainsi que de l'Europe centrale et orientale. Ces dernières, en outre, ne disposeraient que d'une variété d'outils très réduite.

Deux raisons ont été avancées pour justifier ces phénomènes, la richesse de la Belgique en silex de bonne qualité et, d'autre part, une influence du Mésolithique sur le Rubané qui se serait exercée au terme de l'expansion de ce dernier.

S'il est vrai que la Belgique est riche en silex, tel est aussi le cas du Bassin parisien. Or, en l'état actuel de nos connaissances, le matériel lithique danubien de cette région apparaît moins abondant que dans les habitats blicquens et omaliens. De même, de la basse vallée du Danube jusqu'à la vallée de l'Escaut, les Rubanés ont parcouru et occupé des régions riches en silex, notamment dans les dépôts morainiques ou dans le Jura cracovien. Il nous semble donc que ce n'est pas la disponibilité plus ou moins grande de silex qui puisse justifier le particularisme éventuel de nos régions.

A cet égard, il convient de souligner que le matériel lithique est longtemps resté le parent pauvre des études consacrées au Néolithique. La plupart des publications sur lesquelles se fondent nos connaissances illustrent et traitent davantage de la céramique que des outils de pierre, sans évoquer le débitage qui a été unanimement oublié, quand, par hasard, on n'avait pas omis de le récolter. Nous pensons donc que beaucoup de jugements qui ne s'appuient pas sur des études récentes et détaillées sont sujet à caution, d'autant qu'ils généralisent parfois certaines situations particulières. S'il est vrai que l'on a beaucoup travaillé le silex à l'ouest du Rhin et que certains sites rubanés d'Europe centrale et orientale s'avèrent très pauvres en documents lithiques, il faut toutefois remarquer que cette carence est sans relation avec le développement d'une économie agro-pastorale florissante.

La théorie de l'influence mésolithique a été particulièrement défendue par R.R. Newell (1970). Ce dernier invoque une acculturation du complexe mé-

solithique récent "De Leien-Wartena" (nouveau nom de la culture d'Oldesloe) et de la forme "ancienne" du Rubané pour justifier le développement, en Limbourg néerlandais, d'une industrie techniquement et typologiquement plus diversifiée et mieux adaptée à une écologie forestière que l'industrie du Rubané centreuropéen et oriental.

Sans nier la possibilité d'une influence mésolithique, l'argumentation de Newell ne nous convainc pas. Sa description technique et typologique est imprécise et souvent erronée. Ainsi, il reconnaît quatre processus techniques dans le Rubané : le débitage de lames, d'éclats et de "disques" ainsi que la taille de blocs. Or, il confond "disques" et éclats de préparation ou tablettes d'avivage, et ne tient pas compte du fait que la préparation des nucléus à lames nécessite l'enlèvement de très nombreux éclats. Sa typologie très détaillée à certains égards (grattoirs longs, grattoirs courts, droits, convexes, obliques, 12 types de pointes...) omet cependant plusieurs outils très classiques : denticulés, percuteurs, quartiers d'orange, dont certains spécimens sont cependant figurés sous d'autres appellations. Il confond burins et nucléus sur éclat, grattoirs sur lame et sur éclat.

En dépit de ces critiques, l'existence de contacts entre les derniers chasseurs et les premiers agriculteurs est un fait, sinon établi, du moins très vraisemblable. A l'appui de cette idée, on invoque souvent la présence de vestiges d'allure mésolithique dans les habitats rubanés, et vice-versa, ainsi que la parenté morphologique des armatures danubiennes et de certaines pointes et trapèzes du Mésolithique. De même, on pourrait peut-être assigner une origine mésolithique au débitage par pression du Groupe de Blicquy. Ce mode de débitage n'a apparemment aucun équivalent dans tout le courant danubien de sorte qu'à moins d'admettre qu'il s'agit d'une invention autonome, son origine doit être recherchée dans le débitage par pression

